LE COURIER DE ROME ARRIVÉ HIER A PARIS.

OU

LE RETOUR PROCHAIN DU COMTE D'ARTOIS.

Apportant une lettre adressée au Peuple François, *et sur l'arrivée du Prince de Conti ; cette lettre a été trouvée à la porte des Tuileries, avec une enveloppe, sur laquelle étoit le titre ci-dessus.*

Pour servir de suite *au retour des IRONDELLES.*

PEUPLE FRANÇOIS,

Accablé sous le poids du remords et des proscriptions, en butte par-tout aux frais

d'une calomnieuse exagération de mes fautes, ce n'est qu'après vous les avoir avoués, que devenu plus indulgent, vous voudrez bien m'accorder la même protection qu'à M. le prince de Conti.

En effet, accoutumé dès mon enfance au dangereux préjugés de me croire pétris d'un limon différent du vôtre, égaré sans cesse par les prestiges de la grandeur suprême, il n'est point étonnant que la seule adulation ayant formé mes jeunes années, le cour de ma vie soit un tissu d'erreurs; l'habitude des jouissances, après avoir amolli mon cœur, les avoient presqu'endurcis contre les principes de l'humanité; et si par fois, je me suis livré aux élans d'une sensibilité si naturelle aux grandes ames, il faut en convenir, bientôt après, uniquement occupés du plaisir, je regardois comme foiblesse chaque bienfait répandu par mes

A



ordres au-delà du cercle de mes esclaves.

Grace à l'heureuse révolution qui, malgré ce qu'il m'en coûte, ouvre enfin les yeux à un prince infortuné, digne d'être françois, je ne vivrai plus dans les ténèbres du despotisme. Opprimé sous le joug des méchans qui feignoit de supporter le mien, l'auguste vérité m'étoit inconnue, son voile aujourd'hui déchiré, en découvrant mes torts, me porte à les avouer sans crainte et sans bassesse, c'est à vous *Peuple François*, à prononcer ma rentrée.

Etourdis par les éloges de mes courtisans, élevé jusqu'aux nues par des prôneurs gagés, pour des actions très-ordinaires à l'homme sensible, je vous ai toujours vu vous empresser de jouir de ma présence, mais les tems ont bien changés.

Daignez-donc, *Peuple François*, vous

détromper sur les horribles intentions que des criminels agent ont rejettées sur moi, pour s'en disculper ; sachez que cet appareil belliqueux n'avoit été sollicité que pour vous en imposer, et par là conserver des usages antiques et favorables à mes jouissances. Les apparences d'un massacre déposent, il est vrai, contre cette exposé, mais je jure avoir ignoré jusqu'où les barbares, qui disoit me servir, auroient osé porter leur férocité.

Il m'est parvenu que les odieux complôts de ma disgrace, excitoient encore de nouvelles fermentations dans Paris, et faisoient retomber sur moi la scélératesse de leur instigation ! Que la Capitale, enfin, soit instruite que mes yeux sont totalement désillés ; que loin de chercher à me venger de l'humiliation dans laquelle je suis plongé depuis si long-tems, je rejetterai toute pos-

sibilité de redevenir ceque j'étois ci-devant, et qu'il n'est pas de sacrifice auquel, en vous imitant, je ne me soumette, pour reconquérir votre amour.

Quel sacrifice exige-t-on de moi, que je renonce à mes priviléges! Eclairé maintenant sur mes devoirs, je vous assure que j'éloignerai de moi les pervers qui m'environnoient; l'exemple de mon auguste frère est trop sublime pour ne pas l'imiter en tout point.

Mais comment espérer de mettre à exécution mon retour, si la proscription de ma personne est ineffaçable dans vos cœurs; mais c'est en vous que je mets toute ma confiance, et de qui j'espère mon retour, et sitôt que je serai au milieu de vous, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour

me reconcilier avec mes frères, mes amis outragés.

Soyez bien convaincu, *Peuple François*, que je ne rougis point d'avouer mes torts, et qu'à l'abri de votre fureur, s'il est beau pour moi de demander grace, il l'est autant pour vous de me pardonner.

Que la bonté du *Peuple François* s'indentifie avec la grandeur de mon ame, je n'attends que ce moment pour rentrer dans son sein, il doit sa liberté à mes erreurs, et le repentir qui le suit, me permet d'aspirer à l'inexprimable satisfaction de partager avec lui cette égalité sans laquelle je sens qu'il n'est plus de bonheur.

Adorer Dieu, suivre les nouvelles loix, servir mon maître, seront désormais les objets de mes vœux. Recevez-en le serment

le plus sacré, et aussi sincère que les sentimens de respect et d'admiration dont vos vertus m'ont pénétré.

De Rome, ce 4 Avril 1790.

De l'Imprimerie de LE JAUNE, rue Perdue.